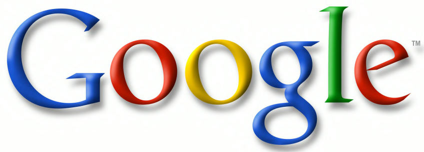
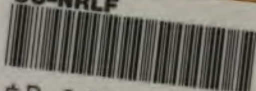



UC-NRLF
$B 183 223

ANDRÉ FONTAINAS

Le Jardin des Iles claires

— *POÈMES* —



PARIS
ÉDITION DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

MCMI

Originale dedicace à
Signore le Roy

à Grégoire Le Roy

en vive amitié vieille

André Fontainas

DU MÊME AUTEUR :

LE SANG DES FLEURS (1889), poèmes, *épuisé*.............. 1 vol.

LES VERGERS ILLUSOIRES (1892), poèmes, *épuisé*........... 1 vol.

NUITS D'ÉPIPHANIES (1894), poème........................ 1 vol.

LES ESTUAIRES D'OMBRE (1895), poèmes, *épuisé*........... 1 plq.

CRÉPUSCULES (1897), poèmes.......................... 1 vol.

L'ORNEMENT DE LA SOLITUDE (1899), roman............... 1 vol.

DE L'ASSASSINAT CONSIDÉRÉ COMME UN DES BEAUX-ARTS (1901), traduction de l'anglais de TH. DE QUINCEY.............. 1 vol.

ANDRÉ FONTAINAS

Le Jardin des Iles claires

— POÈMES —



PARIS
ÉDITION DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

MCMI

CE VOLUME A ÉTÉ TIRÉ

à deux cent cinquante exemplaires sur alfa vergé

DEUX PETITS POÈMES
EN MANIÈRE DE DÉDICACE

I

Éveille-toi !

C'est parmi l'heure hivernale une joie
De plonger à la vitre toute fleurie de givre,
Vois : les pétales qui scintillent et flamboient
Ouvrent des allées que veut le rêve suivre.

Éveille-toi. Le matin pur éclate et vit,
C'est l'heure de l'extase où rire au soleil calme,
Et rien, sinon en songe, au jardin clair, nul bruit
Qu'un lent frémissement imaginaire, ô palmes !

Vois revivre et fleurir en le silence vaste
Que ton regard anime en frissonnant d'amour,
O chère ! l'ardeur ancienne, enthousiaste,
Dont t'entourait la paix de mon profond amour.

II

Autrefois, disais-tu en paroles plaintives,
J'aimais l'ombre frissonnante des grands arbres
Qui inclinent leurs frondaisons sur les rives
Du ruisseau au clair murmure entre les pierres;
J'aimais! j'aimais la paix dormeuse où le village,
Au long des jours, au long des heures,
Parmi l'oubli pacifique de la vie,
S'étire inconscient même de son bonheur;
Autrefois, nous allions rêver par les prairies,
Tranquilles comme les bêtes et les herbes,
Les doigts mêlés, et mes yeux achevant tes pensées,
Tous deux, seule à seul, triomphants et superbes,
Isolés, et d'autant plus superbes!

Autrefois! Et c'est déjà le passé
Ce temps d'insouciance et de frivole ivresse;
Autrefois! Mais rejette le souvenir
Pesant comme une chape, et redresse
Ta taille fière vers l'avenir :
Qu'importe? ce qui fut n'est que poussières,
La vile poudre des chemins
Ternit moins les pieds nus et meurtris qui s'y traînent
Que le regret décevant qui nous fait perdre haleine
Ne nous lasse à la poursuite de demain!

Qu'importe? Heure présente, heure révolue,
Ce qui passe déjà n'est plus,
Et seul l'avenir nous attache;
Tout ce qui s'écoule et ruisselle
En vain par tas s'amoncelle :
Jouis d'un instant; laisse-le fuir, s'il fuit;
Tu aimes le jour, il est la nuit;
Le jour va renaître à l'aurore
Et notre joie étinceler encore
Si le soleil, demain, se lève et luit
Sur notre espoir, parmi la foule et la cité
Où fermente et bruit
Confusément, foison étrange, la beauté

Universelle et pacifique de la vie.
Alors ! l'homme frémissant, telle une feuille,
S'éveille saluer l'aurore, et accueille
Comme un frère de sa gloire le rêve :
O Rêve,
Rêve que nous verrons poindre avec l'aube demain...

Oublions le passé, rêvons, donne tes mains.

QUATRE PETITS POÈMES
DES SAISONS

A Alfred Vallette.

AVRIL

Parmi les roseaux des rives chanteuses
Le clair Avril scintille sur le fleuve,
Et la barque frêle éparpille les gemmes
D'eau lucide en fuite où les poursuit la proue.

Le clair Avril palpite, et sa candeur parsème
L'heure matinale de lys et d'hélianthèmes
Plus diaphanes que la fraîcheur de ses joues.

Et Toi, qui doucement dans ta barque te joues
Des désirs qui t'implorent sur le rivage,
Te voici, rieuse, comme Avril qui se dresse au fleuve
Disperser, plus léger que des pétales, un plumage
Peut-être, cendre à peine dont les eaux s'émeuvent,
Des oiseaux tendres qui chantent dans ta voix.

Ta voix! tous les parfums se pâment
De frissonner radieux au rire de tes lèvres,
Aux palpitations de la joie
Qui éclate dans tes yeux sans fièvre,
Et de s'unir parmi la flamme
Soyeuse de ta chevelure puérile,
Tous les parfums chatoient dans l'air en gemmes,
Et c'est toi qui brilles, tu es toi-même
L'adolescent frêle et splendide, le clair Avril!

Les matins juvéniles sont révolus,
Près des roseaux des rives chanteuses,
Ta joie en mon Avril ne fleurit plus.
J'écoute s'éloigner la barque sur le fleuve.

JUIN

Cependant que tinte vers le fleuve,
Clochettes du pur soleil, le matin d'été,
Dans le silence tremblant et velouté
Que versent aux mousses l'heure neuve
Et l'ombrage vacillant des yeuses,
Rient loin du travail les lavandières paresseuses.

Elles sont venues dès l'aube;
Leurs prunelles, ardentes des rêves de la nuit,
Le long des sentes épiaient du fond des arbres
L'étreinte du faune qui surgit.
Elles sont venues dès l'aube,
Et plus d'une, rougissante, s'enfuit
Si la voix d'un garçon du village
L'a appelée, entre les arbres.

Elle court ! mais vite elle sent que l'accable
Le poids du linge qu'elle porte aux plis de sa robe ;
Elle cède, elle est prise, et le rêve de la nuit
Palpite à des baisers dont s'émerveille l'aube.

Puis chacune, où toutes se rejoignent,
Songeuse, s'agenouille au bord du fleuve,
Et le rythme redoublé du battoir témoigne
Des soucis exaltés dont leurs âmes s'abreuvent ;
Elles s'agitent, se grisent à l'ouvrage, farouches ;
Leurs beaux bras nus brillent dans le soleil,
Leurs cheveux scintillent, leurs oreilles
S'allument, pétales de nacre neuve ;
Elles peinent dans la joie, et, farouches,
Pour murer leur secret, serrent la bouche.

Et, cependant, tinte vers le fleuve,
Clochettes du pur soleil, le matin d'été,
Le silence se fait troublant et velouté,
L'ombre gagne en vacillant les yeuses,
Les molles mousses confidentes s'émeuvent,
Où, couchées sous les corolles qui pleuvent
Dans l'air chaud, les lavandières rient, paresseuses.

OCTOBRE

Une fleur de laurier persiste au jardin morne.
Cueille-la. Le vent dur a fauché la falaise,
L'automne brusque accourt sur la mer. Rauque corne
Le souffle, à l'horizon, de la saison mauvaise.

Cueille la fleur. Qui sait, où le miel et la mer
Ont mêlé leur parfum, si la blancheur n'apaise
L'effort tempêtueux de la rafale amère ?

Les pétales à baiser tes doigts nus peut-être
Ont bu le ciel de calme épars en ta beauté ;
Sème-les lentement par les flots agités,
Et le sourire ami de la mer va renaître.

Lève-toi : parcourons tout le jardin et l'île
Avant de la laisser jusqu'au nouvel été;
Emportons, poussières dont s'embrasent la ville
Et l'hiver, les derniers mirages de l'été;
Emportons les odeurs des défuntes glycines,
Des rosiers desséchés, des lys et des glayeuls ;
Emportons l'âme du roc et de la ravine
Où nous avons connu l'ivresse d'être seuls;
Enfermons dans nos yeux les frissons où s'apaise
Une mer chatoyante aux soirs de Juillet clair ;
Nous humions son arôme en qui palpite l'air,
Te souviens-tu ? du banc d'herbes, sur la falaise.
Parcourons l'île, viens, revivons par la grève
Les heures où, pêcheurs négligents, dans le sable
Nous suivions fondre au ciel les feux de notre rêve :
Tous deux, toi, ma sœur, et moi; ton inlassable
Tendresse, et ta beauté! — L'hiver vient et l'automne
Va fuir. Voici le temps où le vent rôde et tonne,
Le froid rugueux rampe vers nous, et la falaise
Nous secoue et nous chasse, et la mer est mauvaise.

DÉCEMBRE

La longue nuit d'hiver sanglote dans la brume

Sous la lampe des paroles inquiètes
S'éveillent en aigrettes d'écumes
Plus scintillantes que les gemmes dont vous êtes,
Ce soir, auprès de moi, diversement parée.
Les parfums d'ambre subtil évaporés
De vos gants jetés sur l'éventail de plumes,
Le sourire issu clair de vos yeux
Et dont fraîches vos lèvres s'allument,
L'éclair de grand triomphe audacieux
Dont resplendit la chair de vos épaules nues,
Vos bras lisses et forts et de fondant ivoire,
La musique de votre voix ingénue

Ont affolé si bien le silence du boudoir
Que j'ai, muette ferveur qui me grise,
Baisé les bagues de votre main surprise,
Mais brusque vous l'avez retirée.

La froide nuit d'hiver près de nous est entrée.

Nous nous taisions, paupières basses, sous la lampe
Versant l'onde lumineuse de ses corolles
Réjouir aux tapis les griffons qui y rampent,
Étranges et placides idoles
Qui accueillaient les confidences de notre émoi.

Nous nous taisions, vous ne souriiez plus, et moi,
Soudain, j'osai, triste, de paroles
Inquiètes, supplier votre long souci :
Je vous rappelai la douceur
D'avoir vécu longtemps, vous, la sœur
De mon rêve par vos sourires adouci,
Et moi, pour vous, le frère
Dont la sage ferveur avait su faire taire
En votre souvenir le cri de vos douleurs ;
Je vous balbutiai la timide caresse
Qu'allumait en mes yeux la fleur de vos regards,

Toute la joie et toute l'ivresse,
Le clair bonheur autour de vous épars
Et le regret du geste de ce soir,
Et la prière d'un pardon, et mon espoir.

Alors ! — je ne sais si la brume nocturne
S'est déchirée énamourée de pur soleil ! —
Vous eûtes vers moi ce regard tendre, et l'une
Et l'autre, vos mains splendides, corbeilles
Odorantes de fruits et de fleurs de merveilles,
Vous les tendîtes, souriante, à la soif de mes baisers

Nuit d'hiver ! nuit profonde et d'azur apaisé !

L'OR

A Eugène Demolder.

Mon désir est plus paisible que la mer
Par une nuit de lune calme,
Mon désir est plus paisible que la mer;
Nul heurt des vents et nul bruit de la vague,
Nul souffle ne rompt l'harmonieuse douceur,
Nul heurt des vents et nul bruit de la vague
Sous le clair de lune vaste et calme
Qui fleurit toute la mer de ses lueurs;
Nul souffle ne rompt l'harmonieuse douceur
De s'en aller parmi le rêve et dans la nuit
Vers les plages nouvelles du songe
Ou vers les havres de l'oubli.
Toute la mer d'espace en espace prolonge
Le frémissement à peine ouï de son écume,
Toute la mer autour du navire prolonge
Le rythme de son chant qui s'aigrette d'écume

Sous le vaste et calme clair de lune,
Et des fleurs comme une écume de la mer
Éclatent dans la solitude de mon songe
Par une nuit de lune calme et claire
Où mon désir est plus paisible que la mer.

Diamants par milliers en fête sur les flots,
L'immense désert comme un baiser qui brûle,
Diamants par milliers en fête sur les flots,
Silencieux, chatoie et flambe sous la lune;
L'immense désert comme un baiser qui brûle
Éveille dans le silence de la nuit
Mainte forme dès longtemps évanouie
Par les sables anciens et lourds de la mémoire,
Et frileusement j'ai pu voir
Naître vers moi, à chaque heure de cette nuit,
Diamants par milliers en aigrette à la vague,
Les fantômes de mes souvenirs évanouis,
Sous le clair de lune calme
Où mon désir est plus paisible que la mer.

Rêve clair durant les heures,
Rêve clair où je t'ai vue,
O rêve durant les heures!

Tu te dressais, sans un sourire, toute nue,
Ce fut un rêve où je t'ai vue
Te dresser sur les vagues toute nue,
Et les rayons de lune ouvrageaient un manteau
Des purs joyaux de la lumière
Qui s'étalait de tes épaules à la mer.
Devant moi, le sais-tu ? surgie des eaux,
O farouche! je t'ai tenue,
Froide et dédaigneuse, toute nue!

Je me souviens! moins belle je t'ai connue
Dans ton passé indomptable, ne sourire
Qu'à l'ivresse de la richesse offerte :
Tu fouaillais de ton taciturne sourire,
O formidable, alors, formidable sourire,
Le désir humble qu'un rien déconcerte.
Que j'en ai vu l'un après l'autre venus
Vers toi, phare décevant de la beauté,
Désemparés comme une carène démâtée,
A l'infini, à l'infini
S'enfoncer en dérade aux tourbillons de nuit,
Eux tous, les morts sans nulle espérance d'aurores,
Les morts, épaves de ton sourire, les morts,
D'étranges morts, sans même s'en douter,

Dont peuplait les gouffres ta beauté!
Mais, à présent, voici que tu te lèves
Plus belle au crépuscule de mes rêves,
Et, rêve clair durant les heures,
Rêve clair je t'ai vue
Te dresser vers moi sur les vagues, toute nue,
Parmi la nuit phosphorescente de la mer
Où mon désir est plus paisible que la mer.

Oui, c'est toi! Toi, bien qu'éprise de tant d'or,
Je sais, tu sois partie un jour vers la conquête
Folle par delà l'Océan et les tempêtes;
Mais peu t'importent les espaces fabuleux
Sous des cieux lourds que leur éclat rend incolores
Et la vertigineuse flore
Où s'agitent les oiseaux multicolores
Au bord grave des lacs sur les montagnes bleues.
Tu t'y acharnes plus obstinée encore
A la tenace poursuite de ton or,
De l'or que tu pilles à la terre, de l'or
Toujours, par paillons, par pépites, de l'or!
Et, la nuit, comme se glissent les maraudeurs,
O gueuse! ton appétit sournois
Furtive t'a traînée mainte fois

Vers une butte, au loin, boueuse où tu te vautres :
Ton corps pâmé plonge parmi la fange,
Tu y meurtris tes dents, les ongles de tes doigts,
Tes pieds s'y crispent, ta bouche la boit,
Tes seins et ton ventre y plongent.
Par tous les pores tu aspires étrangement,
Des narines, des yeux, de ton corps jusqu'au sang
Imbibé comme une éponge,
L'or par parcelles qui rôde en cette fange
Et qui filtre si bien en toi
Que je te vois droite et nue devant moi
Avec ta peau d'un métal étrange
Et profond où s'allume en fleur la lueur d'or,
Et que tes yeux où flambe l'or,
Et que tes lèvres où de l'or bouge,
Que tes seins dont s'éclaire d'or la pointe rouge,
Que tes genoux, tes pieds et, tout entier, ton corps
Frémit d'une vaste étincelle d'or,
Et tu traînes, c'est ta nocturne chevelure,
De la terre boueuse où l'or vierge fulgure :
Merveilleuse, ô corps en or,
Idole, déesse, étrange, Toute en or !

LE DÉSIR

A Stuart Merrill.

She rose like an Autumnal night...

SHELLEY.

Parfois se dresse, comme une nuit d'automne
Surgie, avec ses étoiles, de l'Orient,
Ton souvenir et le cortège plus brillant
Des fièvres d'amour dont ta venue s'environne.

O chère! je revis aux jardins d'autrefois
Parmi la brise de parfums que fut ta voix,
Et toute, et telle que tu fus dans la joie,
Silencieuse, je te revois!

Tu es pareille à cette belle nuit d'automne
Surgie, avec ses étoiles, de l'Océan
Où mille feux d'astres errants
S'éparpillent au ciel dont la clarté étonne.

Te souvient-il toujours, Vivante taciturne,
Quand nous nous égarions par les jardins nocturnes
Où tu songeais et souriais parmi les fleurs ?
Souvent tes yeux qui se perdaient à suivre
Les sillages de lueurs à soi-même survivre
Et renaître plus clairs et plus profonds,
Tes yeux chauds j'y buvais où jaillissaient tes pleurs
Dont l'amertume heureuse fond
Par mille rires en corolles de la joie.

Je te revois, je te revois :
Tu étincelles de mes rêves du passé ;
Dans la lourde ombre de tes cheveux sont massés
Tant de parfums de carnage et de victoire
Que mes lèvres lasses ont pu boire
Dans leurs abîmes de frissons tout le vin de la vie.
Et j'ai connu l'ivresse de t'avoir suivie,
Reine des triomphes d'autrefois,
Parmi les étendards vaincus, les glaives et les croix
Pieusement sur ton passage inclinés
Avec les cris d'orgueil dompté dans le tumulte
Où la liesse de ton armée exulte,
Au milieu des captifs deux par deux enchaînés
Et de tant de femmes en détresse

Qui hurlent leur épouvante et leurs douleurs :
Reine qui te plaisais à la guerre ! — ô maîtresse
Qui n'aimas que les étoiles et les fleurs !
Était-ce Toi parmi de tels parfums ! était-ce
Ta tendre présence et ta voix qui me parlaient ?



Démence de mes rêves ! pour quels palais
D'extase sinistre et de pompeux mensonges
Ai-je alors délaissé les lacs des jardins clairs
De fleurs votives où l'amour plonge
Éperdument comme fulgurent les éclairs ?
Démence vers le hideux passé, vil mensonge
De fouiller dans le tas des glèbes calcinées,
Dans les putrides terrains abandonnés,
Pour l'espoir, comme d'une perle, du mirage
D'une parcelle de bonheur !
Eh non ! bonheur, fête et délire où se propage
Le miracle de la joie, il est ailleurs,
Il est dans l'estivale ardeur
Et la beauté superbe de demain !

Je sais :
Mon orgueil flamboyant a tremblé si ta main
Me touche et me convie à des fêtes propices,
Ta chair nue allume mon désir et ma faim,
Il faut que je les assouvisse :
Mille étoiles parmi ta chair, ô Nuit d'automne,
De l'Océan au ciel surgies,
Mille étoiles me brûlent de joies,
Mille étoiles parmi ta chair, ô nuit d'automne,
Illuminent de bonheur ma volupté.
La fraîcheur lourde de tes seins où j'ai goûté
Les arômes qui y frissonnent,
La ferme tendresse de tes bras mûrs,
Ton corps plus souple et plus pur
Que les corolles vraies de nos parterres
M'ont ouvert le radieux golfe de tes chairs
Vers le vertigineux abîme de l'amour ;
Et tes yeux, prodiges clairs de tant d'amour,
Tes yeux lavés des larmes bues
Jadis par l'ivresse de mon amour,
Tes yeux sacrés éclairent la rive
D'où vers toi, chère ! je tenterai
L'aventure de la mer où tu veux que vivent
Mon désir et mon rêve désormais ;

Et je sais qu'en un jour de joie ultime et sainte,
O chère! où je t'aurai rejointe
Là-bas dans les jardins éternels de la vie,
A jamais tu m'endormiras,
Heure que mes instants envient!
Aux frais aromes de tes seins, entre tes bras.

DÉCLAMATION

A Maurice Clouet.

Mes champs avaient perdu leurs moissons et leurs fleurs.

J. Racine.

Dors ! tu es plus impassible que la nuit.
Dors. Moi je crie et je pleure vers les étoiles.
Dors. Moi je roule au fond des gouffres de la nuit
Tant de lourds sanglots, de soupirs et de râles
Que l'impassible dans l'épaisseur des ténèbres frémira,
Que le ciel fauve à la foudre s'entr'ouvrira,
Que les mondes rugiront de connaître le deuil
Et la douleur à quoi me rive ton orgueil.
Des abîmes j'implore et je hurle,
Pitié ! vers une étincelle moins amère,
Vers une goutte des eaux de la miséricorde,
Vers la fin par la mort du martyre qui brûle
Et déchire, tenailles qui les mordent
Fil à fil, tout le réseau de mes chairs !

J'atteste les tourments anciens des sombres geôles,
J'atteste la cruauté des prêtres et des rois,
J'atteste la vie avec ses fleurs et ses effrois,
J'atteste les carnages de l'amour : nulle parole
Ne se peut si profonde que mon mal : je te hais!
Je te hais! Et nul mot ne peut fondre l'horreur
De la nuit où je vague en butte au mal farouche,
Nul mot humain, proféré fût-ce par ta bouche,
Nul mot assez cruel, assez vil et mauvais,
Lourd de deuil, de tourments, de flamme et de fureur :
O Toi que j'aime, je te hais!

Dors! Je t'ai bercée entre mes bras. Ta lèvre
Effleurait de baisers pâles mon angoisse
De me mentir à toi comme un amant sans fièvre
Qui te tiendrait et sourirait à ton regard.
Ta voix se dénouait en de souples caresses,
Tu m'enlaçais du flot parfumé de tes tresses,
Ta tête douce reposait sur mon sein,
Tes mains avaient confiance dans mes mains.
Je te pressais sur moi, buvant l'aube et les cieux
Par la clarté languissante de tes beaux yeux,
Et je t'aimais, et je disais les mots de ma ferveur :
Chère, je t'aime tant! —Et pourtant je te hais,

De toute la puissance de mon amour rêveur,
De toute la force de ma haine, je te hais !

Écoute : entendras-tu, ô Toi qui dors ?
Soit, dors ! — Tu te croiras au réveil sûre encore
De mon amour, moi qui t'exècre ! et ta joie
Riche du vain bonheur m'offrira les corolles
De baisers fades, comme une obole.
Je te hais ! j'aime un amour qui rougeoie,
Brasier vorace de lèvres mordues,
Voluptés et lassitudes éperdues,
Étreintes de feu, ciels qu'un sûr baiser explore,
L'amour que ne rompt pas la mort.
Flambeaux ! d'âpres baisers fleurissent l'incendie,
La flamme happe tour à tour et propage
Par des bonds et des caresses hardies
L'éclosion de la fièvre et de la rage.
Pétales de délices par rafales
Soudaines et incessantes,
Élan des torches triomphales,
Touffes d'odeurs étourdissantes,
Le mâle désir absorbe et exalte,
Emporte le rêve et violente
Farouche vers l'extase poursuivie,

Fleurs de feu rapaces et sanglantes,
Les frissons fous et les voluptés de la vie.

Mais toi! et ta beauté, sans qu'y frémisse un rêve,
Impassible, qui donc es-tu, qui ne vis pas ?
Qui donc, si nul orage ne soulève,
Stagnant bonheur, fanges où tu rampas,
Ta ferveur pure en la tourmente des désirs
Jusqu'au ciel où va l'extase en fête s'anéantir?

Ta beauté même! tes clairs cheveux fidèles,
Morne flux que ne griffe aucun éclair fiévreux,
Tes yeux vides d'extase où l'étincelle
Du pieux tourment gît morte, tes yeux heureux,
Tes yeux calmes d'avoir fleuri dans la tendresse
D'un passé qui t'est plus cher que l'avenir,
Ta beauté, l'océan d'amour qui se dresse
Et rugit de splendeur candide en tes deux bras,
Ta poitrine sacrée où l'Éden peut tenir,
Tes seins gorgés de gloire et de mansuétude
Où ma détresse avide et folle s'enivra
D'un vin de vie ardente et de douce hébétude,
Ton ventre pur, tes reins caressants, et tes pieds,
Ta beauté, dont ma joie encore extasiée

A surgi, ta beauté si tranquille et si tendre,
Ta beauté, ta beauté! et la béatitude,
Bourbier vil où ta beauté m'a fait descendre,
Je la hais! —
La vie est courte, il faut la vivre :
Délices mornes, ton sourire pâle n'enivre
Nul âpre orgueil avec l'écume de la joie;
Je saurai fuir, moi qui suis lâche, toi qui es belle;
Je saurai fuir le festin triste de ton corps
Et la fade splendeur que ton amour déploie;
Je saurai te fuir sans remords,
Toi dont l'étreinte jamais rebelle
M'accueillit, sans regrets et sans transports,
Toi, docile et souple corps de femme
Que jamais n'a rongé la flamme
Ou le frisson des passions!
Tu es à moi! mais tu n'as pas dompté l'orgueil
Qui piaffe et se cabre sous mon désir,
Et tu n'as pas voulu, robuste, le saisir,
Tordre sa fougue, et rire! c'était la proie
Offerte à la vaillance hautaine de ta joie,
Mais tu lui fis, dès le seuil,
Un pacifique et tendre accueil,
Et, depuis trop longtemps, le jeu de mon orgueil

Se prélasse par des champs enchantés et clairs,
Dans l'air purifié, monotone, où nul éclair
Ne tressaille sous l'ennui de la fête,
Nul signe, nulle éclaircie de la tempête.

Je te fuirai. Là-bas l'orage est sur la mer,
Les horizons mugissent sous l'orage,
Le combat s'échevèle de plage en plage,
Une victoire traîne son luxe amer
Sous un ruissellement de deuils,
Le vent des abîmes effeuille
Les crépuscules de la vie,
Et l'orde mort, rageusement suivie,
Se tourne brusque au bord d'une aurore,
Où, goulu, son rire dévore
Ceux qui, sans crainte, n'ont pas goûté au vil ennui!...

L'ennui! Par toi l'ennui a germé dans mon champ,
Je t'ai toute explorée et tu m'es trop connue,
Me voici las des blondes moissons de mon champ,
Me voici las des fruits des vendanges connues,
Et je veux fuir! Fuir où fermente l'ivresse,
Où tressaille la mer d'un triomphe inconnu,
Où d'étranges clartés en frissonnant paraissent

Dans la nuit d'arbres l'éclair naissant des membres nus,
Où luit riante la fureur des dents du faune,
Où ses yeux fauves étincellent
Tandis que dansent, et la rosée à l'herbe y ruisselle,
Les nymphes dont il guette anxieux la beauté.

Rêves! par delà les mers frissonne
L'envol fiévreux d'amour, de rêve et de clarté,
O rêves dont ici le regret m'environne,
Rêves touffus, qui me quittez
Je ne sais pour quels mirages illusoires,
Rêves! je me souviens, l'ancien calme des soirs
Jadis enfiévrait d'orgueil toute ma vie,
Mes beaux rêves en allés!
Et maintenant, déchu du rêve,
Mon extase à pas lents par de mornes allées
Pleines de ronces, jadis fleuries et sablées,
Mon extase en angoisse s'achève,
Triste, seule, loin des îles, exilée,
Déchue où l'a rivée le sort!
Tous mes rêves ont pris l'essor,
Ils frissonnent au fond des mers,
Ils brillent, ils sèment des corolles,
Ils ont des ailes, et s'envolent,

Ils sont partis au fond des mers
Aux plages de joie et de lumière,
Et je suis seul, et je suis veule,
Je suis sans espoir et sans rêve!

Éveille-toi! Je t'aime, ma sœur, ô seule
Lueur parfois par l'ennui de la grève!
Dis : n'est-il plus de fête pour nous?
N'est-il plus d'amour et de rêve?
Dis : les mots de ta voix, tes regards seront doux,
Éveille-toi, je t'aime!
Viens à moi, berce-moi d'espoir, sème
De clartés la nuit qui s'épaissit en ma vie;
Éveille-toi, donne tes yeux, souris,
Éveille-toi, je t'aime.

CINQ PETITS POÈMES DE LA MER ET DU VENT

A André Gide.

I

Fraîcheur des herbes! un matin de clarté pure
Tout humide des averses de la nuit
Rouvre à chaque miroir qui sur les feuilles luit
Le rêve ancien d'un ciel lointain et calme :
Clairs océans, si j'y bois de feuille en feuille
Voici me rire l'eau d'un désir, je la cueille
Au vivace millier des scintillantes gemmes,
Et, loin des foules et des villes
Et des vains bruits et des secousses stériles
Où toute ma vie apparaît en exil
Je me libère vers les îles de silence!
Ardente proue, une âme s'élance
Fière vers les conquêtes plus superbes
De mer en mer où le mirage

Féconde d'inconnu les anses et les plages :
Là, pure la vie exulte
Ou blieuse en leur ténèbre des tumultes,
Et c'est la paix prodigieuse des herbes,
Fraîcheur des herbes !

II

A peine d'un souffle la mer tressaille
Par ce matin de clair été;
Au lointain nul passage d'une voile
N'a frémi dans la clarté.
Le vieux saule de la falaise,
Las des luttes, immobile, s'apaise,
Dormeur sans le sursaut, fût-ce d'un rêve,
Dont lent le rythme soulève
Le puéril essor de maint oiseau.
Le sourire silencieux des eaux
Disperse à des cimes ses fleurs
Où boire la pure lumière
Et l'extase de la chaleur.
Tout résonne des profonds bruits

Que sème la sereine lumière,
Toute la terre, la plage, les bois, toute
La terre, les flots, l'air même ne bruit
Que du frôlement seul de la lumière.
L'aile du vain désir s'éteint sans doute
Où ne s'embrase multiple qu'un silence
Unanime et radieux,
Pétales épars neigés des cieux
Par le soleil vers le silence,
Et l'air que nul souffle ne balance
Vibre et poudroie comme du sable,
Dans ce matin calme d'été
L'air se pâme dans la clarté.

III

Le geste du vent, les jeux du vent
Et tant de rires parmi les feuilles,
Une flamme ondule poursuivant
Par les mille caprices du vent
Les rires qui se glissent des feuilles,
Les oiseaux qui s'essorent au vent.

La flamme grandit, circule, monte,
Coule, se reploie ou monte encore,
Se courbe épaisse, s'épuise, prompte
A renaître, puis grandit et monte
La même toute, et se dévore,
Vive surgit, ondule et remonte.

Et la flamme du vent qui pourchasse
De parmi les feuilles les oiseaux,
Jeux et caprices que rien ne lasse,
Parsème dans le vent qui les chasse
Maint envol anxieux des oiseaux
Vers la mer où le vent les pourchasse.

IV

Accoudé parmi les fleurs de la terrasse,
J'ai vu, ce soir, le ciel si lointain et si bleu
Que les heures heureuses qui passent,
L'une après l'autre, lourdes et lasses,
N'ont creusé ni sillage de feu
Ni golfe frais dans l'archipel des étoiles.
Nul fabuleux mirage ne dévoile
Le trésor fatidique des plages
Vespérales de mon rêve,
Et nulle houle amoureuse ne soulève
Le navire de mes espoirs
Parti, les vents de fête en poupe, bien des soirs,
Vers les conquêtes de la joie;
Qu'importe? et nulle aile ne déploie

En plein azur son envergure claire
Jusqu'aux îles au fond des mers
Dont la splendeur au loin flamboie :
Toute la vie est immobile...

V

La vie est calme
Comme ce soir de doux été
Où les oiseaux, parmi les arbres apaisés,
Au bord du fleuve se sont tus.
L'eau même aux joncs des rives ne jase plus,
Tout est calme,
Et la nuit pacifique et sage
S'endort sans un frisson sous un ciel sans nuage.

La vie est calme!
O chère sœur, c'est ton visage
Lui-même qui sourit à peine à du bonheur,
C'est ton visage la vie, ô claire sœur,
Si calme;

Comme la vie et ton bonheur,
Ton visage calme est pacifique et sans nuage.

Le fleuve même est taciturne
Parmi ses rives et les roseaux,
Des fleurs y tombent l'une après l'une;
Heures suaves et taciturnes
La vie est calme auprès des eaux
Où s'émerveille, ma sœur,
Des heures, des eaux et des soirs le bonheur
De nous sourire en l'éclair tendre de tes yeux.

LES VENTS

A Grégoire Le Roy.

Neuves fontaines,
Fontaines hivernales de la forêt,
Arbres lumineux de claires gouttes par le gel,
Jets d'eau figés de givre dans la forêt
Immobiles, dont les pyramides étincellent,
Les eaux étincellent dans l'air brumeux et terne,
Les eaux étincellent dans la ténèbre des nuages,
Les eaux lumineuses des fontaines,
Les eaux,
Les eaux de joie et de clarté,
Les eaux, souffle durci des eaux où se propagent
Les joyaux de l'automne et de l'été;
Neuves fontaines
Ecloses des branches nues où l'hiver s'abat,
Neuves fontaines incertaines,
Rêve suprême dans le naufrage,

Fontaines stables, incertaines,
Fontaines,
Les fleurs du jet figé suivront-elles, naufrages,
Le destin triste des pétales de l'été?

Épais et doux duvet de cygnes,
Des oiseaux d'étrange clarté
Se pressent aux branches immobiles
Sans un geste et sans un cri.
Duvets plus velouteux qu'un plumage de cygnes,
Duvets chatoyants et fleuris
Par mille éclairs de pierreries,
Duvets,
Oiseaux d'orgueil et de clarté,
Oiseaux chastes que l'hiver apaise,
Rêve! tu t'éteindras par un souffle, la neige
Fond, duvet impalpable de la neige :
Claire, épaisse et douce, étrange clarté
Des oiseaux touffus qui n'ont jamais chanté.

Et jamais le silence
Même parmi d'autres hivers dans la forêt,
Jamais le silence lumineux et stérile,

Jamais le silence n'instaurait
Un luxe tel de volupté et d'indolence.
Tout, cet hiver, est immobile,
Le gel des fleurs, des oiseaux et des fontaines
Scintille seul dans la placidité des branches;
Nul bruit, nulle rumeur, fût-elle lointaine,
Où jadis croulaient par avalanches
Les frissons froids du ciel qu'exaspéraient les vents.

Les vents!
Les vents paisibles et froids, souffles du Printemps
Qui se mire en circulant à tous les rêves,
Les haleines vivifiantes du Printemps
Qui réveille les sourires, rajeunit les sèves,
Purifie de maints rayons les sources, de maints baisers
La solitude pacifiée des Océans;
Le Printemps!
Et le babil de tant de brises apaisées
Errant avec douceur le long des fleuves,
Le babil de mille oiseaux éparpille ses baisers
Au long des brises sur les herbes, et sur les feuilles,
Et sur les fleurs, et sur les eaux,
Le babil tendre frôle les visages et cueille

A des yeux et à des lèvres ingénues
La grâce flottante des parfums où l'amour s'insinue.

Les vents!
Les vents sonores et chauds des étés opulents,
Les vents généreux qui mûrissent les javelles,
Les vents larges, pacifiques et lents,
Bus par le délire accablant
Des fièvres que juillet renouvelle,
Le calme étésien des nuits extasiées
Qui ramène d'une étoile la caresse
Des confidences balbutiées,
Le vent d'été sonore dresse
Sa gloire comme une tour sur les mers;
Le vent d'été élève aux plaines
Un mur immobile, ardent et clair,
Où, fixe, ruisselle le feu de son haleine;
Le vent d'été entoure les bois,
Plane en fête sur les monts et les vallées,
Éclôt, fleur gigantesque, dans les cités de la joie
Sur les tiges entremêlées
De la vie, impavide! bonheur ou deuil, et monotone!

Les vents!

Les vents acides qui bousculent le vieil automne,
Les vents diaprés déchirent les dunes,
Tourmentent, croassant, les vagues qui se crispent,
Désolent les landes arides, insistent
Dardant leurs langues importunes
Aux carrefours dénudés qu'ils dépouillent
De toute joie et de beauté!
Hyènes qui rôdent de tous côtés,
Les faméliques souffles fouillent
Les immondices des décombres,
Les gloires mortes gisant à l'ombre
Des vieilles murailles pourries,
Et la surface verte, puante et sûrie
Des marécages de l'automne!

Mais les vents d'hiver sont farouches,
Leurs brûlures échevèlent les tempêtes
Qui secouent les masures et qui couchent
Au ras des routes où leurs rages s'entêtent
Les antiques fûts découronnés des chênes.
Carnage implacable et continu! Les champs
Tressaillent aux assauts méchants
Des tourmentes qui s'y déchaînent
Aveuglément et sans répit, et tout l'hiver!

Meute carnassière, affolée! horde barbare
De guerriers chevelus, cottes et cœurs de fer,
Violateurs rapaces! vents brutaux, vents d'hiver,
Oh! les villes, quand vos démences s'en emparent,
Oh! les hameaux, serrés d'effrois aux creux des monts,
Oh! les bêtes, les arbres, et les hommes!
Et surtout, là, perdu où l'assaille et l'assomme,
Là bas, sur mer, le vent, de ses coups furibonds,
Oh! le vaisseau désemparé dont nul n'est maître,
Hochet des mers, toton que l'eau boit et pénètre
Ou qu'elle brise sur un écueil!
O vents d'hiver farouches,
Vents impitoyables, vents de deuil,
Vents farouches!
N'est-ce pas? tout l'orgueil craché par votre bouche
Votre orgueil suscite de la vie,
De la vie âpre, anxieuse, malaisée,
De la vie!
Et non, comme un hiver doucereux et apaisé,
L'indolence de tant de neiges assoupies
Sous qui s'endort stérile, et se fige la vie!

LA PLUIE

A Marcel Collière.

Dans le jardin déjà triste de l'automne
Où défaillent feuille à feuille les roses,
Quelle tardive fleur lucide se pose
A des tiges pour un baiser, en qui frissonne
Et s'épeure leur langueur si meurtrie?
Une fleur ensoleille la brume;
Clartés lointaines qui pâles allument
A des cimes leur sourire de féeries,
Que sont-elles et d'où venues?
Rayons qui se glissent des nues
Éveiller d'un peu de joie nos chemins?
Espoir des ailes ingénues,
Fuir l'assaut des lendemains?
Rêves de caresses par les mains

De frêles déesses inconnues?
L'automne s'avive et s'évertue
A faire renaître palpitants
Les parfums défunts du printemps.

L'heure passe. Une angoisse nue sanglote
Dans l'étreinte impatiente du crépuscule;
La volupté d'automne s'annule,
Presque l'hiver! Des voix de l'horizon chuchotent
Et le jardin s'endort plus triste où se dorlote
Un veuvage désert et taciturne.
Nulle haleine ne circule,
Paix mortuaire, silence nocturne,
Rien ne bouge, — et les rameaux immobiles,
La terre épaisse des feuilles tombées,
Toute la vie a succombé.

Or, voici, pressantes et menues,
Par les sentiers et l'avenue
Que s'élèvent du silence
Et des ombres de la nuit tombée
Des rumeurs et des cadences :
Rythmes vivaces, nette harmonie,
Un fourmillement de la danse a frémi,

Des pas qui crépitent s'élancent
Et scintillent sur la terre endormie.

Tout le jardin accueille, où l'automne s'ennuie,
Languissant et monotone, en sa douceur,
Le passage soudain des merveilleuses sœurs,
Les magiciennes de la pluie.

Elles vont, elles s'élancent,
Elles reviennent et s'affolent,
Elles rient, elles déploient par guirlandes, farandoles,
Et groupent en des rondes folles
Les rires de leur joyeuse turbulence,
Et sous leurs pieds naïfs maintes corolles
Naissent aux rapides baisers de leurs danses.

Tout le jardin accueille, où l'automne s'ennuie,
Languissant et monotone, en sa douceur,
Le passage bruyant des merveilleuses sœurs,
Les ballerines de la pluie.

Et dans leur danse et dans leurs rires
S'acharnent les rythmes étranges,
Puis s'éteint brusque l'éclair des corolles,

Le chant par rafales change
Au gré des brises que l'heure fait fleurir :
Déjà plus paisible est la terre molle
Où la gaîté de leurs pas s'atténue,
Et, au silence désormais des avenues,
S'avancent, songeuses, sans bruit,
Sous des voiles et long vêtues,
Sœurs clémentes, les pleureuses de la pluie.

Avec des poses très tendres, très lasses,
Dans leurs traînantes robes noires,
Elles vont parmi le soir
Négligemment s'accouder et s'asseoir,
Au fond du jardin obscur, sur les terrasses.
Là, de leur voix dolente et de leurs lèvres pâles,
Frissons de labiales anémones,
Elles sanglotent les douleurs de l'automne,
Et leur tristesse douce étale
Des tentures de nuages monotones
Jusqu'où l'on voit comme de grands vieillards
Monter au ciel sinistre les brouillards.

Ainsi rêvent-elles, visiteuses pensives,
Sur la terrasse du morne jardin,

Et, sans que la joie ancienne y revive,
Bien bas, leurs voix se lamentent sans fin.
Elles se montrent l'une à l'autre, — sous leurs voiles
Le geste est lent et s'allonge tristement, —
La ville en son lugubre tassement
Et les brumes qui l'environnent et l'assaillent.
Anxieux sous les vapeurs malévoles
Le pauvre amas qui figure les maisons
Baigne engourdi dans la fièvre et les poisons,
Les murs grelottent, verdissants, au long des rues
Qui coulent et se nouent, livides rigoles,
Vers des carrefours d'où les tours et les coupoles
S'efforcent à dresser leur essor impuissant.

Quand elles ont passé, les sœurs se souviennent,
C'était des palais radieux de soleil
Et des gloires! chaque rue arborait la sienne,
Le travail heureux au soleil,
La vie, et la joie, et l'amour,
Le clair babil et les enfants en fêtes,
Les jardins splendides où triomphe le jour,
Et les dômes en conquêtes
Pâmés parmi l'azur dont s'embrasaient leurs faîtes!

Mais les mauvaises ballerines
Vinrent, avec presque le sourire,
Et leurs danses sèment la ruine,
Leur souffle est pour corrompre et pour flétrir.

Et la ville à présent languit de torpeur,
La ville s'effrite peu à peu,
La ville putride se meurt,
Et des lèpres, de chaudes moisissures
Croupissent les rues et rongent les murs
Et gangrènent la ville vermoulue
Où rien ne lutte, où nul orgueil n'est plus,
Nulle vie, et nul désir de vivre !

Et les sœurs aux longs voiles sont ivres
D'avoir éteint le délire et l'espoir,
Et, du haut jardin où elles vinrent s'asseoir,
Sur la ville, déployés les tissus mornes,
Elles roulent, vapeurs molles, des linceuls ;
Puis, rieuses, les magiciennes ballerines,
Les sœurs se lèvent pieds nus sur la ville,
Et leurs pas scintillants la piétinent,
Morte, ensevelie en les tapis de son linceul.

Et c'est, encore! la pluie,
O morte ville! et tout l'ennui
Jusqu'aux retours resplendissants du vrai Printemps!

LES ILES

A Ferdinand Fontainas.

Tout le mystère du monde est dans les îles.
MICHELET.

Parmi l'heure plus sereine de cet automne
Qui pleut ses feuilles d'or au sol roussi des dunes,
Je me suis, vain, ce soir, d'un regret monotone,
Assis au bord des flots qu'illumine la lune.

La splendeur survivante d'un suprême été
Avive à l'horizon l'héroïque mirage
De fuir vers les îles de la vie un rivage
De platitude morne et de stupidité.

Rien ici ne frémit des grandeurs de la terre :
Ni volcan dont la lave chaude ensevelit
Les villes et empourpre de flammes les mers;
Ni fleuve de rage et de folie

Qui broie et emporte au passage
Les roches des monts, le terreau des pâturages
Et les troupeaux qui y broutent les prairies.
Rien! le sable insoucieux de nos plages,
A peine de mornes monticules sans herbages,
Des chemins plats à travers les longues landes
Au boueux terrain des marécages
Où jamais les oiseaux fiévreux ne descendent
Poser aux arbres maigres leurs nids et leurs couvées.
Rien ici ne tressaille ou ne vibre ; le vent
Du large s'atténue en soulevant
Parmi l'heure toujours sereine de cet automne
En faibles tourbillons l'écume monotone
De la mer qui palpite sous la lune
Et meurt presque sans bruit au sol roussi des dunes.

Les hommes m'ont lassé qui s'agitent sans fin
Pour tenir quelque jour en leurs mains
Un frêle amas de pièces d'or à effigies
Laurées, sans que jamais ait surgi
La vigueur vraie et le désir de la pensée
Dans leur âme dépossédée :
Labeurs stériles pour ne pas vivre,
Labeurs futiles d'agonisants,

Quoi! aux tristes heures de vos ans
Nuls rêves ne vous entraînent à poursuivre
Les voluptés promises de la Beauté!
La rive où l'on stagne, putride et hébété,
Nul songe ne vous la fait quitter
Et fuir! Plonger aux gouffres dont frissonne l'air,
Appareiller vers les neuves merveilles
Dont, murmure infini d'invisibles abeilles,
Le sourire fait tressaillir l'Océan clair,
Et toute la vie, de mer en mer,
Explorer du soleil qui, en fête, chatoie
Par mille climats de la joie,
Ou qui s'éplore pâle à des grèves farouches!



Cette nuit, quel orgueil sûr! et de ma couche
Je me suis dans la ferveur levé
Pour parcourir parmi la lune au long du flux
D'amoureuses contrées qui ne sont plus
Qu'un souvenir et qu'un mirage parfumé!

C'était après les secousses de la tempête,
La dérade et la lutte sans espoir;
Nous avions erré des heures sans rien voir
Que le vent furieux qui insurge les lames,
L'assaut par tourbillons dont le souffle halète
Contre nous, choc par choc, et par fureur entame
Avec un bruit sinistre et fou
Toutes nos forces encore debout,
Brise l'étrave et enlève l'hélice
Et fend enfin par un dernier effort
Le navire que les vagues engloutissent...
Quelle épave
Nous a portés évanouis dans l'anse des écueils
Où des gens rudes qui nous recueillent
Nous ravivent de soins taciturnes et graves?

Oh! les pêcheurs pensifs dans la brume et le vent
Je les ai vus s'enfoncer si souvent
Calmes et braves
Vers le désastre des longs naufrages
Perdus parmi la nuit aux flots lourds de la mer!
Et bien des fois leurs simples barques ramenèrent
Ce qui était l'orgueil des plus riches vaisseaux,
Splendides naguères de leur espoir de conquêtes,

Fracassé et rompu dans les tempêtes
Par la fougue des vents et la rage des eaux !

J'aimais près d'eux songer par les grèves, tandis
Qu'au loin, dans le frissonnement de midis
Parés d'un peu de lumière grise,
Passait éblouissante la flottaison
Des hautes et singulières banquises
Qu'on voyait fondre à l'horizon.

Nous regardions encore, sans parler,
Parmi le sourd mugissement
Des eaux après les eaux, éternelles,
L'océan aux écueils par la houle ébranlés
Creuser dans le basalte des arcades
Où la tourmente s'échevèle.

Mais cette image au fond des brumes des Orcades
Qui par les nuits longues me harcèle
C'est pour se perdre dès l'aurore à l'horizon
Une banquise qui passe en lente flottaison.



Le navire qui s'offre à mon rêve dans la rade
Sous la brise fait sourire d'étincelles
L'azur clair de la mer aux fleurs de ses écumes.

Je vivrai d'île en île, ivresse! où se parfume
L'air superbe de la beauté des Sporades;
Je cueillerai des gemmes et des fruits dans tes bois,
Sicile! et j'entendrai les amoureuses voix
De tes bergers sur les radieuses collines
Où Théocrite errait et que rêvait Virgile.

Toute la vie enthousiaste et sage!
J'explorerai tous les rivages,
Je fendrai l'eau de tous les golfes,
Et les odeurs du large et les souffles du ciel
Mes lèvres les boiront à de pures corolles
Offertes à leur soif tour à tour par la mer,
Et je leur donnerai, selon l'heure, les noms
Tendres des plus lointaines îles :

L'or aux Antilles, la flamme en l'Insulinde
Et la fièvre éperdue y rutilent,
La grâce fraîche ceint Nippon
D'une guirlande de glycine et de jacinthes ;
Claire et belle, parmi les roses
Comme une source jaillit Formose;
Et j'irai, plus épris et plus fier
De vivre tel parmi le monde affolant
Des parfums et des lumières,
Jusqu'au suprême crépuscule
Où vers moi flambloiera des plaines de la mer
La mystérieuse Ceylan
Qui brûle
Comme une perle dans la mer.

TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le trente Mai mil neuf cent un

PAR

BLAIS & ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE